

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2019)
Heft: 117

Artikel: "Les émotions donnent du relief à la vie, y compris la tristesse"
Autor: Châtel, Véronique / Genest, Véronique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-906217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Les émotions donnent du relief à la vie, y compris la tristesse »

Nana et Julie Lescaut, personnages phares du petit écran, c'était elle, Véronique Genest. Elle publie, aujourd'hui, un livre de souvenirs. Rencontre avec une comédienne qui ne craint pas le naturel.

C'est la télévision qui l'a rendue populaire, Véronique Genest. A 25 ans, elle éclate dans *Nana*, une jolie cocotte de la Belle Epoque imaginée par Emile Zola et filmée dans une série de quatre épisodes pour les chaînes publiques françaises, belges et suisses. Dix ans plus tard, elle s'impose sous les traits de la commissaire de police Julie Lescaut. Les scores d'audience sont tels (certains soirs, les aventures de la cheffe de brigade sont choisies par la moitié des téléspectateurs de France!), que le personnage lui collera à la peau durant vingt-deux ans. Julie Lescaut va d'ailleurs lui permettre de recevoir plusieurs récompenses, trois 7 d'Or décernés par le public, de créer deux maisons de production, l'une pour produire des films, l'autre pour produire des spectacles de théâtre, dont les siens, et de s'acheter un grand appartement donnant sur la place de la République.

Le bar de l'hôtel où elle a donné rendez-vous se situe juste en face.

A 63 ans, Véronique Genest vient de publier un livre de souvenirs *Mes arrêts sur images* (Flammarion), dans lequel elle raconte ses origines familiales, les rencontres qui ont compté (notamment Georges Moustaki, sorte de père substitutif), son rapport à la vie et au temps qui passe.

Joviale et spontanée, riieuse et tactile, passant de propos graves (la

mort de son frère chéri) à des confidences légères (le savoir-faire de son coiffeur coloriste, le même depuis trente ans), elle donne l'impression d'être une bonne copine. Contente d'être là, disponible pour l'échange, s'excusant d'avoir à s'échapper « pour aller faire pipi ». « J'aime les gens, moi. Je suis comme ça. »

Vous racontez dans votre livre que vous êtes issue de la mixité sociale: « bon chic bon genre » du côté paternel et « prolo » du côté maternel. Cela a été une richesse ?

Une grande richesse. Le fait d'avoir des racines dans deux mondes très différents a développé ma faculté d'adaptation. Je me sens comme un poisson dans l'eau partout où je me trouve. A l'aise dans n'importe quel milieu, y compris parmi les beaufs. Je plains ceux qui ne sont capables de fonctionner que dans un entresoi connu et reconnu qui les rassure. Cela donne une vision tronquée de la vie.

Votre père est mort lorsque vous aviez 9 ans. Quels souvenirs gardez-vous de lui ?

J'adorais mon père. Il était beau, beaucoup de gens le surnommaient « Gueule d'amour »! Médecin et travaillant beaucoup, il était à la fois présent et absent. Je guettais son retour.

Surtout le mardi, quand il revenait à la maison avec le magazine *Spirou* dans la poche. Je lui massais les paupières, me blottissais dans son odeur, lui récitais des poésies: il m'appelait sa grande Sarah, en référence à la comédienne Sarah Bernhardt. Il aimait bien le théâtre et adorait se déguiser. Un jour, il m'a demandé ce que la mort signifiait pour moi. Et il m'a transmis un secret. Il m'a dit que les gens qui avaient des enfants ne mouraient jamais, car ces derniers pensaient à eux. Cette phrase m'a aidée après son décès. Je pouvais le convoquer dans ma tête et converser avec lui. Cela n'a jamais cessé.

Avec votre frère aussi, mort du sida, vous aviez une belle relation.

On était presque jumeaux: il avait un an et une semaine de plus que moi. Cette différence a été vite rattrapée, car je voulais tout faire comme lui. On était différents, mais on se complétait très bien. Introverti et intellectuel, il était la lune, moi j'étais l'action, le physique, le soleil et le tonnerre. Quand il est parti en pension, j'ai demandé à le rejoindre. Mais je me suis retrouvée dans une autre pension. Où j'ai appris à m'enfuir et à m'évader dans ma tête.

Adolescente, vous étiez toujours avec des garçons. >>>



Véronique Genest, alias Julie Lescaut, n'aurait jamais pu être flic ! Trop d'empathie pour l'autre, même voyou.

Qu'est-ce qui vous plaisait dans l'univers masculin ?

Qu'il comporte moins de limites que l'univers féminin. Ma mère était beaucoup plus permissive avec mon frère qu'avec moi, je l'ai constaté très jeune. Je me suis donc construite en me figurant que j'étais un garçon. Je voulais me dépenser comme un garçon, me défendre comme un garçon, parler comme un garçon. Et ne pas me limiter du fait que j'étais du genre féminin.

Et c'est pourtant vous, cette fille rebelle, qui a été choisie pour interpréter Nana, un archétype féminin !

Quand j'étais jeune, il y avait un réel hiatus entre ce que j'étais dans ma tête et ce que je paraissais avec mes formes girondes. Cependant, Nana était un peu comme ça aussi. Elle s'est servie de sa féminité pour gagner de l'argent, et le pouvoir de mener une vie libre comme un homme.

Auriez-vous pu être policier, comme Julie Lescaut ?

Pas du tout ! Je suis bien trop impulsive et anticonventionnelle. J'aurais été un mauvais flic. Je suis toujours du côté de la personne opprimée, je soutiens celui qui est attaqué par la doxa, je ne supporte pas les mises à mort. J'aurais relâché les bandits. Et puis, je ne m'interdis pas grand-chose. J'aime trop la vie, l'instant présent et les gens, en général.

Vous avez failli faire de la politique où l'impulsivité n'est pas une qualité non plus...

En 2013, j'ai accepté d'être la suppléante d'un candidat sans étiquette à la députation des Français de l'étranger. Je pensais que je pourrais défendre une cause qui me tient à cœur : la francophonie. Le français est une langue magnifique, mais en perte de vitesse, et j'avais envie d'imaginer des ponts entre les pays francophones. Mon erreur a été de me focaliser sur ce sujet et d'occulter le reste, le jeu politique, entre autres. Quand j'ai compris qu'on voulait me mettre dans une case, moi qui ne

« La vie m'a appris qu'il fallait s'occuper des vivants »

VÉRONIQUE GENEST,
COMÉDIENNE

metts jamais personne dans aucune case, j'ai renoncé.

Votre impulsivité vous a aussi joué des tours sur les réseaux sociaux.

Une phrase sortie de son contexte a créé un buzz pas très sympathique pour vous.

A l'arrivée de Twitter, j'ai trouvé passionnant l'idée de s'exprimer en cent quarante caractères. Je me suis lancée dans le débat d'idées. Je n'avais pas mesuré le danger de ces raccourcis. Je pensais bêtement pouvoir mener une conversation et n'avais pas imaginé la toile d'araignée que cela pouvait être. Mes mots ont été vidés de leur sens, et la mise à mort a été lancée. Je me souviens de m'être retrouvée sur le plateau de *On n'est pas couché* face à un facho qui me reprochait mon amour pour Israël. Quand on m'agresse, je perds mes moyens, je n'ai pas été capable de lui répondre.

Vous vous décrivez comme une amoureuse de la vie et, pourtant, vous êtes en lien permanent avec vos morts chéris...



Cela n'est pas incompatible. Mon père et mon frère sont en moi. Ils s'imposent à moi dans toutes sortes de gestes ou de moments. Il suffit, par exemple, que j'entende la musique du film *Philadelphie* pour que je pense à mon frère et m'effondre en larmes. Mais les émotions donnent du relief à la vie, y compris la tristesse.

Pourquoi une femme libre et anticonventionnelle telle que vous a-t-elle subi le diktat des régimes ?

Je n'ai jamais cherché à être mince. Quand j'étais jeune, j'étais ronde, et c'était joli. J'ai commencé à grossir après avoir arrêté de fumer. J'ai dû faire un régime pour perdre du poids. Après la fin de Julie Lescaut, j'ai repris du poids : les soucis, les angoisses m'avaient rendue plus laxiste avec ce que je mangeais. Quand j'ai voulu perdre ces kilos, j'ai juste réussi à ne pas grossir davantage. Et, quand j'ai arrêté le régime, j'ai grossi. C'est là que cela a dérapé. J'ai pesé jusqu'à 36 kilos de plus qu'aujourd'hui. Mon corps a souffert ; mes os, mes articulations et mon cœur ont payé cher. Tout était souffrance. Bouger, travailler, vivre quoi. Il a fallu que je réagisse. J'ai maigri en revisitant mon rapport à la nourriture, en comprenant l'origine de ma compulsions. Et me voici... Je me sens bien, maintenant. Je n'ai plus mal nulle part. Je m'en fiche d'avoir la peau détendue et des rides. Ce qui compte, c'est ce sentiment de bien-être que j'éprouve.

Vous êtes en couple depuis bientôt trente ans. Cette stabilité conjugale est-elle due au fait que votre mari n'évolue pas dans le même métier que vous ?

Je n'ai rien choisi. Je ne lui ai pas demandé ses papiers avant de tomber amoureux ! De fait, il est médecin comme mon père. Un milieu que je connaissais. Et puis, les médecins peuvent être de grands comédiens. On s'est marié l'année où j'ai commencé *Julie Lescaut*. Nous étions ensemble depuis déjà trois ans, je connaissais ses

deux enfants. On s'aime depuis longtemps, mais nous nous frittions aussi souvent. La vie conjugale dépend de la détermination qu'on y met. Il est facile de tout lâcher.

Qu'est-ce qui vous met en colère ?

Plein de choses, mais je n'aime pas être en colère. Je cherche toujours des solutions pour ne pas me gâcher la vie. Le lynchage médiatique me met en colère, le manichéisme me met en colère, cette idée que tout doit être noir ou blanc et qu'il ne puisse pas y avoir de nuances, les gens qui ne se regardent pas, les maisons de retraites. Je vais d'ailleurs jouer dans un court métrage qui dénonce la vie dans les maisons de retraite. Je ne comprends pas qu'on puisse installer ses parents dans ces lieux, c'est affreux. En tout cas, j'accueillerai chez moi ma mère si elle était d'accord.

Vous êtes une bonne fille !

J'essaie. C'est ma mère et je n'en ai qu'une. La vie m'a appris qu'il fallait s'occuper des vivants. Elle vit à Strasbourg. Je l'appelle presque tous les jours, on échange des SMS, des photos ou des vidéos. Et je passe régulièrement la voir. Quand elle n'a pas le moral, il m'arrive de faire un aller et retour dans la journée. Je lui ai fait lire mon livre avant de le publier. Je voulais qu'elle soit d'accord avec ce que je dis d'elle et de mon père.

Quelle mère êtes-vous avec votre fils de 23 ans ?

C'est compliqué l'éducation. Il n'y a pas d'école pour les parents, pas de recette qui marche à tous les coups. Je n'ai jamais été directive avec mon fils, je ne lui ai jamais demandé grand-chose, j'ai essayé de lui montrer le chemin. Je crois beaucoup à la force de l'exemple. J'ai toujours préféré la carotte au bâton, l'encouragement à la sanction. Quand j'étais petite, la mode était au martinet, un instrument barbare pour frapper les enfants sans se faire mal aux mains. Ma mère en avait acheté un. Je ne sais pas si j'ai bien fait ou mal fait avec mon fils, mais je suis fière de ce

qu'il est devenu. Pour l'instant, il vit encore avec nous.

Vous vous voyez faire votre métier encore longtemps ?

Comme Molière, je vais mourir sur scène sans prévenir. Je n'arrêterai jamais, j'aime trop jouer. En tant que comédienne, je préfère l'exercice du théâtre au jeu devant une caméra. C'est moins frustrant. Si vous vous trouvez moins bon un soir, vous savez que vous pourrez faire mieux le lendemain. Sur un tournage, votre prestation dépend des décisions du réalisateur de garder une prise plutôt qu'une autre pour des raisons qui n'ont pas forcément à voir avec votre jeu. En ce moment, je répète ma prochaine pièce, *Gina et Cléopâtre*, une comédie loufoque. J'aimerais bien venir la jouer en Suisse, d'ailleurs. Et j'ai plein d'autres projets.

Qui sont vos amis ?

J'habite entre Paris, la Corse et Israël où vit la fille de mon mari que je considère comme ma fille et ses deux enfants. J'ai des amis un peu partout. Mais je n'ai pas besoin d'énormément d'amis. Ma famille, mes deux demi-frères, mes enfants, mon mari, ma mère me suffisent. Et puis, je suis devenue casanière. Il m'arrive de dire oui à un dîner ou à une soirée et, à la dernière minute, comme dans la chanson de Bénabar, je n'ai qu'une envie, c'est de me mettre sous ma couette et de regarder un bon film.

Qu'est-ce qui vous reste à accomplir ?

J'aimerais transmettre le goût du théâtre aux enfants. J'ai donc le projet d'ouvrir un cours de théâtre en Corse : on y on fera tout jusqu'aux décors et aux costumes. Et j'inviterai des comédiens. Je le ferai....

PROPOS RECUEILLIS
PAR VÉRONIQUE CHÂTEL



Mes arrêts sur images,
Édition Flammarion